

Québec français



Pourquoi j'écris

Louky Bersianik, Nicole Brossard, Claudette Charbonneau-Tissot, Madeleine Gagnon, Huguette Le Blanc, Jovette Marchessault, Hélène Ouvrard and Yolande Villemaire

Number 47, October 1982

Femmes et écritures

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56944ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

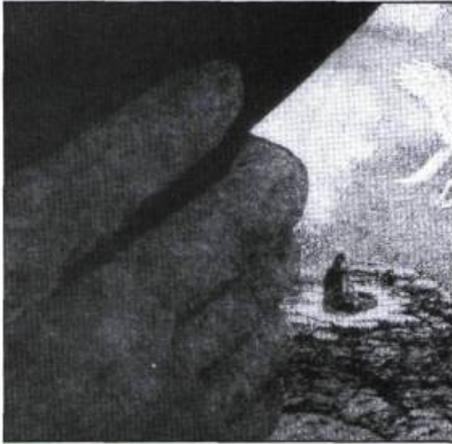
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bersianik, L., Brossard, N., Charbonneau-Tissot, C., Gagnon, M., Le Blanc, H., Marchessault, J., Ouvrard, H. & Villemaire, Y. (1982). Pourquoi j'écris. *Québec français*, (47), 30–33.

POURQUOI J'ÉCRIS



Sujet de composition :
« Montrez que la discrétion
est une qualité précieuse,
surtout chez une jeune fille. »

Archives de la Maison-mère
des Sœurs de la Présentation,
à Saint-Hyacinthe (1899)



louky bersianik

J'AI CRIS en moi que j'essaie de pousser et d'écrire en d'autres. À haute température. L'étoffe dont je suis faite je suis ces cris non formés formels déformés. J'ÉCRIS pour partir pour me faire aimer. J'ÉCRIS parce que j'aime ÇA et que ÇA m'aime et me pousse à écrire. Sous pression. Pour publier un « manifeste d'existence » qui serait le mien, la nôtre. Pour répondre à un appel d'urgence. D'urgence de naissance, d'émergence. Appel d'épouvante. En pleine course. TEMP-PRESS s'allume par intermittences au tableau de bord : *le temps presse*. Quelque chose va trop vite, quelque chose ne va pas.

Je suis manifestement née pour « répandre de l'encre sur la terre » comme dit l'Euguélonne. Ainsi ai-je répandu de l'encre sur un napperon blanc de dentelle* il y a quarante-cinq ans. Souvenir excessif. (Oui c'est moi je l'avoue aujourd'hui mais je jure que je ne l'ai pas fait exprès.) J'ÉCRIS donc pour dénouer les drames « à la vie à la mort » de mon enfance, avec les petites dents noires propres, les jambages et les jours de l'alphabet. Pour en finir avec les taches d'encre. Superposer à cette dentelle de malheur un tissu serré bordé de frange. J'ÉCRIS à traverser cette « frange-démésure », à remonter la chaîne, le



cours des larmes, à parcourir de gauche à droite la trame des rires et des explosions aux nœuds de la colère et de l'amour.

Écrire c'est se faire plaisir de la plus grande jouissance excitation exaltation. C'est transformer le monde par l'inscrip-

tion profonde de la langue jouée déjouée sur les mentalités. C'est faire émerger les cultures, les contre-cultures, les révolutions culturelles, et du grand trou de mémoire historique *une culture au féminin*. « Écrire c'est enjambrer des murs, enjambrer des morts, des mers, des siècles, c'est écraser le marbre statuaire, c'est faucher l'avenir, engendrer du futur archéologique. Écrire c'est marcher jusqu'à ce que le départ soit oublié », comme dit Ancyl au moment d'enjambrer l'Acropole. □

(Verchères, le 10 mai 1982, jour anniversaire de la mort de mon père.)

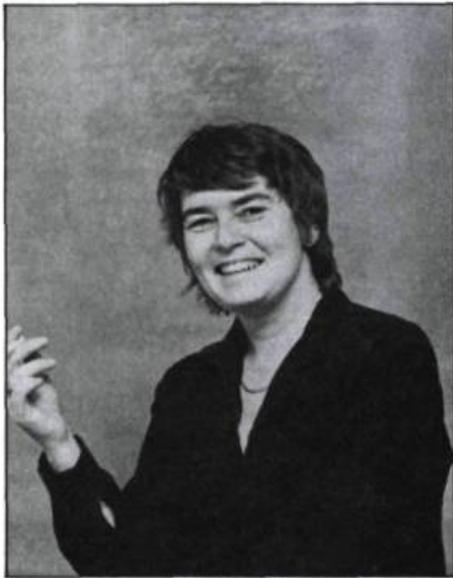
L'Euguélonne. Montréal, Éditions La Presse, 1976, 398 p.

Le Pique-nique sur l'acropole. Cahiers d'Ancyl. Montréal, VLB éditeur, 1979, 238 p.

Maternative. Montréal, VLB éditeur, 1980, 157 p.

Les Agénésies du vieux monde. Montréal, L'Intégrale éditrice, 1982, 24 p.

* Tissu ajouré sans trame ni chaîne, orné de dessins opaques variés, et qui présente généralement un bord en forme de dents.



nicole brossard

J'écris pour comprendre au-delà de ce que je peux déjà saisir de la réalité. La sensation liée à l'acte d'écrire demeure encore pour moi, après vingt ans d'une pratique d'écriture, une joyeuse énigme, dont la principale conséquence est le renouvellement incessant de la pensée et de l'émotion. J'écris parce que l'écriture est le lieu de toutes les libertés que l'on puisse se représenter ou faire advenir. J'écris parce que j'imagine la langue comme un spectacle indispensable qui rend visible et *réelle* ce que nous concevons à la vitesse de la lumière.

Je n'ai d'autre sujet que ce qui donne du volume à la femme-sujet que je suis.

Parce que j'écris, je peux percevoir et concevoir ce qui ne peut se percevoir et se concevoir que dans l'écriture, celle que j'écris, celle que je lis. Parce que j'écris, j'imagine et je pense autrement que ce que la société patriarcale a prévu et programmé pour moi par le biais de la langue. Parce que j'écris, je mets à l'épreuve le sens unique patriarcal; j'éprouve alors d'inédites sensations à partir desquelles *l'idée me prend d'écrire*.

Un livre. Montréal, Éditions du Jour, 1970, 99 p.

Sold-out étreinte-illustration. Montréal, Éditions du Jour, 1973, 115 p.

French-kiss étreinte-exploration. Montréal, Éditions du Jour, 1974, 151 p.

L'Amèr ou le chapitre effrité. Montréal, Quinze éditeur, 1977, 99 p.

Le Centre blanc, poèmes 1965-1975. Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1978, 422 p.

Amantes. Montréal, Quinze éditeur, 1980, 102 p.

Le Sens apparent. Paris, Flammarion, 1980, 76 p.

claudette charbonneau-tissot

J'écris pour naviguer périodiquement à un autre degré de moi-même;
pour me traquer dans les replis secrets de mon humanité;
une aventure sous-marine dans mon imaginaire
qui participe inévitablement
d'un imaginaire plus vaste: collectif;
donc, du même coup,
voyager dans les autres
par voie/voix d'accès curieuse: moi,
quand je consens à me franchir et à me transgresser,
quand je consens à crever ma sécurité
pour atteindre les zones troubles
qui me fascinent et qui m'inquiètent.
Chercher et dire ce qui se passe
dans cette étrange prison: nous-mêmes,
à l'intérieur de laquelle nous vivons et mourons tous,
enfermés et semblables mais à jamais isolés.
Écrire pour tenter de nier farouchement
cela même que je clame:
que tout est absurde
et que nous sommes seuls.
En cela, j'écris comme je vis:
avec une passion désespérée. □



Photo: Jean-Marie

Contes pour hydrocéphales adultes. Montréal, Cercle du Livre de France, 1974, 147 p.

La Contrainte. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1976, 141 p.

La Chaise au fond de l'œil. Montréal, Cercle du Livre de France, 1979, 173 p.

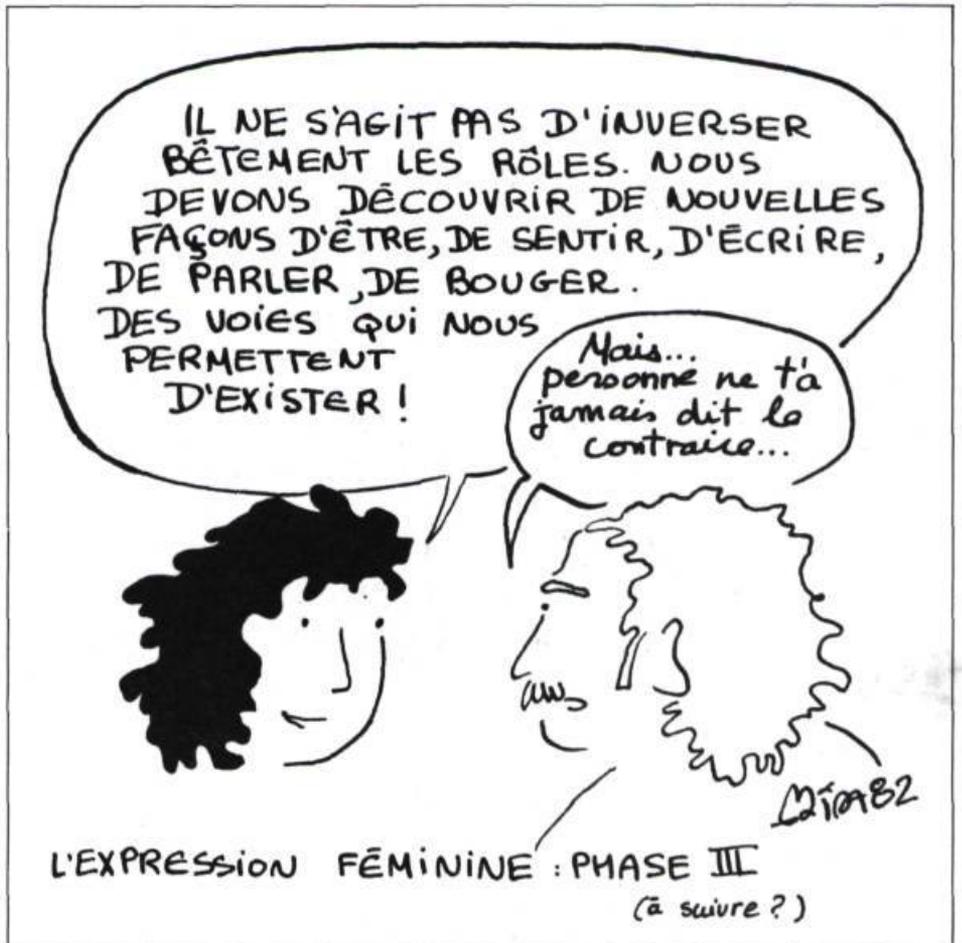




Photo Kéro

madeleine gagnon

Écrire, pour retrouver l'objet, tous les objets, des plus visibles aux plus cachés, objets réels, objets rêvés, écrire pour trouver l'adéquation entre mots et objets, les concomitances, les opalescences, écrire pour trouver la distance aussi, l'inadéquation du mot à l'objet, leurs liens contingents, leurs rencontres hasardeuses, leurs noces accidentelles. L'écriture serait peut-être cette approximation (proximité dans l'à peu près) de l'aléatoire, cette diction de tous les accidents de parcours de la chose, à l'objet et aux mots.

Il me faudrait peut-être aussi insister sur ce que j'entends par vérité, ce facteur qui permet de reconnaître et d'assumer l'intelligence risquée des choses et des objets dont je parle, et que j'écris seulement pour mettre en crise ce réel auquel en apparence les mots se réfèrent.

Parfois j'aime souligner ce réel, dans une fiction dont le vocable trace l'issue, lui rendre son dû en quelque sorte, lui redonner ses personnages, ses intrigues et suspenses — son sens suspendu —, ses défis, sa gratuité, ce qui fait qu'il existe toujours dans son avenir, son advenir de scénarios multiples et déroutants, sa parfaite emprise sur ce qui peut subsister en moi de conscience, de projet, avec le plaisir inouï de découvrir qu'il détient de son déroulement imprévisible son unique sujet, quand l'écriture est à l'affût, aux aguets, et que cette seule attente et veillance de ce qui va surgir l'emporte infiniment. Je puis dire alors : je suis infinie, je suis irréfugable, je me suis abandonnée.

Il est difficile de succomber à l'éblouissement de la beauté. Entre l'intelligence et la séduction de ses signes, la distance parfois se fait gouffre, en perpétuelles épousailles avec ces choses étranges qui n'existent que dans les êtres-de-mots. C'est cela seulement que j'écris. Cela seul que j'écris. Cela seule

que j'écris. Ces choses écrites autrement du seul fait que je les écrive. L'éphémère d'une pensée en fluxion leur donne âme qui vive. Et encore. Cette fugacité de l'appréhension. Sans a priori transcendantal. Sans autre projet que celui de l'inscription de l'inédit parce que de moi seule. Dans la syntaxe des pierres pensantes d'où ma voix est tracée.

Et l'écriture me donne tous les continents. Toutes les terres et toutes les eaux. J'écris pour voir. Et ainsi, je me promène dans l'air du temps. Par elle, j'ai exploré les territoires. Pour en sortir à chaque fois. Elle dénoue mes attaches au sol. J'ai touché la mer et la fin du monde m'est apparue à maints endroits. L'indistinct parle dans l'écriture. Écrire parce que tout reste incertain, indéfini. Ne plus écrire pour les mêmes raisons. Sans doute parce que j'eus toujours le don de revenir au corps-monument : ses vivants pétroglyphes comme lettres tatouées sur la paroi des chairs, je pense. J'aime les œuvres qui s'annoncent et s'énoncent sous mes yeux. Devant une œuvre créée la mort s'efface. J'écris pour accomplir la mienne.

C'est dans cette énigme qui m'est totale que j'écris.

Elle m'est de plus absolument originale.

Et personnelle. Elle me ramène toujours aux pulsions inscrites dans la formule

de la fougue amoureuse feutrée

Elle me parle à l'oreille

Elle invente à chaque fois mon style. □

Les Morts-vivants. Nouvelles. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, collection «L'arbre», 1969, 175 p.

Pour les femmes et tous les autres. Avec deux illustrations de l'auteur. Montréal, Éditions de l'Aurore, collection «Lecture en vélocipède», 1974, 51 p.

Portraits du voyage. (En collaboration avec Jean-Marc Piotte et Patrick Stram le bison ravi.) Montréal, Éditions de l'Aurore, collection «Écrire», 1974, 95 p.

Poétique. Montréal, Les Herbes Rouges, numéro 26, Février 1975, n.p.

La Venue à l'écriture. (En collaboration avec Héléne Cixous et Annie Leclerc.) Paris, Union Générale d'Éditions, 1977, 155 p. (v.p. 63-116).

Retailles. Complaintes politiques. (En collaboration avec Denise Boucher.) Montréal, Éditions de l'Étincelle, 1977, 60 p.

Antre. Montréal, Les Herbes Rouges, numéros 65-66, Juillet-août 1978, 52 p.

Lueur. Roman archéologique. Montréal, VLB éditeur, 1979, 165 p.

Au cœur de la lettre. Poésies. Illustrations de l'auteur. Montréal, VLB éditeur, 1981, 101 p.



Photo: Anne Marie Gérineau

huguette le blanc

Parce que

L'illusion fait enclos.

Lorsque la neige d'octobre est frileuse, que le sable rougit les paumes et que les rires blessés s'égouttent en floraison d'agonies... mes mots ne s'écartent pas. Ils s'épuisent à renforcer les câbles, malgré l'aveuglement de la nuit. Ils s'obstinent à refuser l'alourdissement des paupières et à regarder.

Re-garder le rêve illimité, l'espace infini qui fuit de toutes parts.

L'informulable à la proue.

Mes mots se redressent et calligraphient sur les peaux burinées, sur les chairs apeurées, les langages du silence, les joies interdites, le désarmement du «mourir».

Parce que

L'illusion fait enclos.

En rares accalmies, mes mots se détachent de la claie pour nommer la tendresse, pour dire l'espérance; pour frôler les apprentissages et plonger dans le mystère humain.

Les mots de l'attente...

Qui viennent capter les segments immobiles du lumineux pouvoir d'ÊTRE.

Qui viennent se recueillir à la poursuite du Sens, à la poursuite des mémoires...

La douleur des mots est infranchissable. Les fragments se multiplient à l'accouplement des dimensions.

Et le naufrage dore l'aube...

Les mots. Mes mots courtisent la mort, les lieux sacrés, les cryptes souterraines, les incantations intemporelles. Mes mots se laissent envahir de longues plaintes et d'interminables chuchotements. Malgré les ruses de l'illusion, ils veulent conserver en mes regards les teintes de l'invisible et me rappeler que si la mer est de sang... ce sont mes veines qui s'entrouvrent... □

Bernadette Dupuis ou la mort apprivoisée. Roman, Montréal, Le Biocreux, 1980, 137 p.



jovette marchessault

Écrire...

Il me semble que je sais si peu inventer pour exprimer cela même que je sais le plus fort.

Chaque mot, chaque phrase en épure, chaque paragraphe de la chaîne de

lettres, jusqu'à ce que tout soit ainsi qu'une tunique sans couture. Ancien tissage!

Écrire est une entreprise de courage et de conscience,

Écrire est une hémorragie solitaire. □

Comme un enfant de la terre. I. Le crachat solaire. Montréal, Éditions Leméac, 1975, 348 p.

La mère des herbes. Montréal, Quinze éditeur, 1980.

Triptyque lesbien. Montréal, Éditions de la Pleine lune, 1980, 125 p.

La Saga des poules mouillées. Montréal, Éditions de la Pleine lune, 1981, 178 p.

La vie est trop courte, Violette Leduc. Montréal, Éditions de la Pleine lune, 1982, 157 p.



hélène ouvrard

Il n'y a à cette question, pour moi, aucune réponse commode, immédiate, aguichante. Visant au plus facile, je répondrais en énumérant quelles ne sont pas mes raisons d'écrire; au plus pressé, que j'écris pour rien, sinon pour mes propres besoins. Toute raison à la création, si on la donne a posteriori, risque d'être superfétatoire; a priori, de détruire la raison profonde de la création. L'acte d'écrire est à mes yeux un acte de vie, un acte complet qui exige pour être réussi la participation entière de l'être, à tous les niveaux de son organisation organique, intellectuelle, émotive et sociale. Il n'a pas besoin d'être expliqué, ni justifié, et ne se commande pas.

Néanmoins, l'écriture a traversé ma vie de fond en comble et lui a donné sa raison d'être et son sens. À l'inverse, la vie a aussi traversé mon écriture et lui a transféré quelques-unes de ses raisons d'être et quelques-uns de ses sens,

comme une eau traversant un paysage fait des échanges vitaux avec la terre. Ce que je puis dire de ma vie, je puis donc le dire aussi de l'écriture.

Je conçois l'existence à la façon d'un voyage initiatique au cours duquel je devrai traverser toute l'étendue de la vie, du connu à l'inconnu, explorer toutes les dimensions de mon être, du conscient à l'inconscient, m'affranchir de toutes les conditions imposées. J'écris pour faire tomber les postes de douanes et les frontières, pour déjouer les sentinelles et atteindre les nouvelles zones de la perception, de la sensibilité et de la connaissance que j'entrevois au-delà des guérites, des miradors et des barbelés.

Pour écrire, j'ai choisi une fois pour toutes le risque et l'aventure car ce que je convoite est au-delà du connu, du rassurant et du permis, et exige la conquête de la liberté. Écrivain, je choisis le rien fabuleux qui contient le tout, sans assurance sur la vie et sans gage d'immortalité. « POURQUOI J'ÉCRIS ? » est une question que je ne me pose jamais mais à laquelle je réponds tous les jours de ma vie. □

Le Cœur sauvage. Montréal, Éditions du Jour, 1967, 167 p.

La Fleur de peau. Montréal, Éditions du Jour, 1970, 194 p.

Le Corps étranger. Montréal, Éditions du Jour, 1973, 142 p.

L'Herbe et le varech. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1977, 169 p., 1980.

La Noyante. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1980, 181 p.



yolande villemaire

« Écrire je suis une femme, est plein de conséquences. »

Nicole BROSSARD, *L'amèr*

Ce que je n'écris pas. Ce que j'écris je l'écris par-dessus ce que je n'écrirais surtout pas. Tous les chats que je n'appellerais jamais des chats. Tous les mots-tabous, les no man's land mentaux, les phrases raturées s'inscrivent dans les mémoires akashiques du Grand Texte Interdit que n'importe quel passant peut lire sur mon visage.

Et, dans ma naïveté comique « d'auteure », je veille à ne pas trop écrire de sonnettes. Je veille aux mots, aux timbres de voix, aux rythmes. Je veille à ce que ça « sonne » juste. Je réveille mes clones intérieurs, mes jumeaux et mes jumelles de fiction pour les confondre dans le faisceau de lumière blanche qui émane de l'androgynisme soufi, être de blancneur qui respire une rose blanche et sourit sur toutes les pages blanches. Et plus j'écris dans sa lumière plus mon ombre grandit. Mon ombre est une jeune femme noire voluptueuse qui me murmure à l'oreille qu'écrire est érotique. Que c'est faire l'amour dans la nuit des temps pour la nuit des temps.

Écrire est une pratique. Que ce soit un laboratoire, une extension de territoire, un *ego-trip*, un *power-trip*, du narcissisme, écrire, c'est toujours donner ses perles aux cochons. Avec la bonne humeur du maître zen qui éclate d'un formidable éclat de rire tous les matins. Écrire, pour moi, c'est une façon d'être heureuse. □

Meurtres à blanc. Montréal, Guérin éditeur, 1974, 164 p.

Machines-t-elle. Montréal, Les Herbes Rouges, 1980, 262 p.

Que du stage blood. Montréal, Éditions Cul-Q., 1977.

Terre de mue. Montréal, Éditions Cul-Q., 1978, 52 p.

La Vie en prose. Montréal, Les Herbes Rouges, 1980, 262 p.